

**LETTRE D'INFORMATIONS
N°6 DE L'ASSOCIATION DES
AMIS DE LUCIE DELARUE-
MARDRUS
JUILLET 2012**



SOMMAIRE :

- **Découverte d'une passion de Lucie Delarue-Mardrus : les échecs par Dany Sénéchaud**
- ***Mes Mémoires*, création de l'index, l'appel à contribution se poursuit (p. 7)**
- ***Focus : Le Pan poétique des Muses* (p. 8)**
- **Découverte de la vie de Lucie Delarue-Mardrus : « L'académie féminine des lettres » article de Cécile Gaudin présenté par Nelly Sanchez (p. 9)**
- **Deux comptes rendus de lecture de Nelly Sanchez (p. 11)**

Découverte d'une passion de Lucie Delarue-Mardrus : les échecs

Une page d'histoire littéraire méconnue :
Caïssa la Belle¹
Quand Lucie Delarue-Mardrus s'adonnait aux Échecs...

Comme on cite souvent les deux poèmes de Delarue-Mardrus sur les échecs j'ai tenté de voir quels pouvaient être ses attachements au milieu des joueurs d'échecs, *via* les Cafés parisiens, les Salons littéraires et les Championnats officiels (elle participa une fois au championnat de France féminin). J'ai aussi retrouvé des passages de livres où elle parle du jeu ainsi que des articles de presse d'époque.

Nul doute qu'au travers de sa vie et de son parcours artistique il est donné de voyager de « la Belle Époque » (1890-1914) jusqu'aux « Années folles » (1919-1929).

Un regain d'intérêt

Bernard Guérin dans le *Bulletin de l'Amateur d'Échecs* avait exhumé² deux poèmes de Lucie Delarue-Mardrus ; citations poétiques qui depuis ont fait florès sur l'Internet où les sites échiquéens sont très actifs. Savourons ici même ces deux instants poétiques :

SONNET DES ÉCHECS (1926)

Invite aux tours de passe-passe,
L'échiquier quadrillé reluit.
Il n'a qu'une étoile pour lui,
Le Roi, ce monarque fadasse.

Mais d'une plus vaillante race
Sont ses sujets d'or et de nuit.
Les Fous lorgnent leur rang qui fuit,
Les Cavaliers ont leur rosace.

L'équerre des Tours bombardant,
Les Pions fiers de leur trident,
Chacun combat selon sa piste.

Mais seule, allant de bout en bout,
En ce très vieux jeu féministe,
La Dame rayonne partout.

BALLADE DES ÉCHECS (1926)

Sur L'échiquier, luisant miroir,
Quand brillent, rangés en bataille,
Deux peuples : l'un du plus beau noir,
L'autre, du plus beau jaune paille,
Quand, redressant leur haute taille,
La Reine et le Roi, couple fat,
Se rengorgent comme à Versailles,
Qui va donner l'échec et mat ?

Chacun fera tout son devoir
Comme il pourra, vaille que vaille,
Le Roi tremble en son étouffoir,
Fous, chevaux, tours et valetaille,
Tout le monde bientôt s'égaille ;
L'action s'engage : à Dieu vat !
L'un se défend et l'autre l'assaille.
Qui va donner l'échec et mat ?

Les Pions vont à l'abattoir,
Le cheval rue et le fou raille,
Tandis que, lente à s'émouvoir,
La Tour, ronde comme futaille,
Attend, pour lancer sa mitraille,
L'occasion d'un exeat.
- Échec au Roi ! - Bien. Qu'il s'en aille !
Qui va donner l'échec et mat ?

ENVOI

Reine qui jamais ne défaille
Plus puissante que Goliath,
Crains le Pion, humble canaille,
Qui va donner l'échec et mat.

Philidor au féminin

Lucie Delarue-Mardrus évoque la pratique du jeu d'échecs comme une conquête d'espace de liberté comme d'autres possibles pour les femmes.

Un article dans la presse d'époque sous sa plume est savoureux, titrant

« L'Empire de la dame » (*L'Intransigeant*, 7 juin 1928) : « (...) ce jeu est celui des femmes – et des femmes modernes – ce n'est pas difficile à démontrer. En deux mots : les blancs et les noirs, rangés l'un en face de l'autre, se font la guerre. Il s'agit de tuer le roi adverse comme l'indique le cri du gagnant : *échec et mat*, venu du persan ou de l'arabe : « El cheikh mat », c'est-à-dire *le chef est mort* ». Et après avoir pris soin de résumer la marche de chacune des pièces, le rôle de la Reine est une fois de plus relevé : « (...) Cependant (voici ce qui intéresse les femmes) la reine, qu'on nomme plus simplement la dame, réunissant à elle seule les pouvoirs du roi, des fous, des tours, et des pions, la reine a le droit de circuler et de prendre partout et dans tous les sens, ce qui fait que le vrai chef des troupes, le vrai maître du royaume échiquéen, c'est elle. Certes, si les échecs, tels qu'on les pratique actuellement, n'existaient pas, le féminisme les eût inventés. Et pourtant, c'est au bridge et au majong que l'on joue dans nos salons ! »

La poétesse file la métaphore, usant d'items connus : « Pas de hasard, pas de mystère. Le joueur ne doit compter que sur lui-même. Il a la responsabilité de sa chance ». Une formulation pertinente au sujet du hasard dans ce jeu. Madame de Sévigné écrivait déjà : « Le jeu d'échecs est le plus beau et le plus raisonnable des jeux. Le hasard n'y a point de part ».

Citons encore Lucie Delarue-Mardrus : « Les échecs ont ceci d'admirable que les mazettes s'y amusent autant que les grands champions. On peut même affirmer que les débutants y goûtent un plaisir que les pauvres grands champions ne connaissent plus (...) ». Le champion Arnous de Rivière (1830-1905) ne disait pas autre chose : « Une des beautés des échecs consiste en ce que deux commençants de même force portent au jeu autant d'intérêt que s'ils

étaient initiés à ses mystères. Et même leur plaisir est peut-être plus complet que celui qu'éprouvent de très bons amateurs qui, ayant surmonté les difficultés, ne trouvent plus d'antagonistes pour lutter avec eux, et qui, engageant leur réputation à chaque partie, souffrent davantage du moindre revers ».

Et cette fois, frôlant à dessein la caricature, Delarue-Mardrus continue : « C'est son énergie, sa malice, sa rouerie, voire sa roserie qui le feront gagner. Grande école d'arrivisme. Bluff. Férocité. Intelligence. Prévoyance. Les pièces les plus aristocratiques ont à redouter avant tout le syndicat des pions. Par ailleurs, un pion plus audacieux que les autres peut arriver à dame avec de la patience et de la roublardise, ce qui est proprement l'aventure des nouveaux riches ». Énergie... intelligence... prévoyance, qualificatifs rappelant l'approche de Benjamin Franklin dans sa *Morale des échecs* (1783) : « le jeu d'échecs fait naître et fortifie en nous plusieurs qualités précieuses dans le cours de l'existence, telles que la prévoyance, la circonspection, la prudence et la persévérance ». Bluff... rouerie... roublardise, comme témoignage d'une pratique ludique empreinte d'amateurisme qui confine ici à la caricature : l'intuition selon son pendant primaire et tacticien, plutôt que la logique et la planification à moyen et long termes quant à la conduite de la partie d'échecs. Lucie Delarue-Mardrus participe aux championnats de France féminins, en 1927, sans pour autant parvenir au tableau final³.

Au total, pareilles assertions semblent proches de la propagande bien qu'elle s'en défende un peu plus tard (*Cahiers de L'Échiquier Français*, n° 14, 1928) : « Je regrette de n'être pas féministe. Je dirais à mes sœurs qui rêvent de gouverner un jour : "Continuez à jouer aux échecs comme vous y jouez,

mesdames. Vous ne trouverez jamais meilleure école pour vous préparer aux combats politiques" ».

« Joueur fervente » comme elle se définit encore, elle revendique donc une ardente défense du Noble Jeu : « Jouons aux échecs ! Depuis la guerre de Troie, les humains se sont attachés à ce noble et cruel passe-temps. Jouons-y comme y jouaient Périclès, Charlemagne, Napoléon... et le doux Alfred de Musset. Jouons-y assidûment dans toute l'Europe – et jouons plus et mieux que toute l'Europe à cette petite guerre, nous qui avons su gagner la grande ».

Maintenant c'est un autre extrait particulièrement éloquent que nous proposons, tiré de *Embellissez-vous !* ; un ouvrage écrit par une femme pour d'autres femmes, où Lucie Delarue-Mardrus prodigue ses règles de beauté, enseigne les recettes de bonne humeur quotidienne et éventuellement d'éternelle jeunesse : « un traité de Philidor à l'usage du jeu féminin », lance-t-elle. « Une autre image (...). La vie est, comme dans le magnifique poème de Jean Dars, une partie d'échecs que nous faisons avec la mort. Nous savons bien qu'elle finira fatalement par nous gagner. Mais, pour que la partie soit intéressante et belle, il faut nous défendre le plus longtemps et le plus élégamment possible.

Si nous ne savons pas jouer, le moindre coup du berger suffira pour nous faire échec et mat. Notre intérêt est donc de connaître à fond la stratégie de l'échiquier. Si quelqu'un nous propose de nous enseigner les savantes roueries du jeu de Philidor, allons-nous refuser la leçon ?

L'ouvrage que voici n'est pas autre chose qu'un traité de Philidor à l'usage du jeu féminin. »

(L.D.-M, *Embellissez-vous !* Les Éditions de France, 1926, pp. 150-151)⁴.

Jean Dars, mentionné dans ce passage est l'auteur de deux recueils poétiques édités dans les années vingt : *Les vieux thèmes*, paru en 1921, et *Fièvres (1920-1922)*, paru chez Plon en 1925 ; recueil promis à publication grâce au Prix Sully Prudhomme obtenu l'année précédente. Les deux écrivains partageaient une affinité intellectuelle dont témoignent la dédicace du second ouvrage de Jean Dars à Lucie Delarue-Mardrus et la signature conjointe de causeries littéraires comme en rend compte, par exemple, le sommaire de *Conferencia* de juillet 1929 (le « Journal de l'Université des Annales », n° 15) qui propose l'intervention faite par ces deux comparses : « Les vers immortels. Pourquoi sont-ils immortels ? ». Ainsi peut-on tout aussi bien imaginer qu'ils ont pu parfois batailler devant l'échiquier, tout en conversant sur la beauté de ce jeu ou sur quelque actualité littéraire du moment.

Effervescences

On peut se prêter à imaginer pareille éventualité s'agissant d'autres personnalités, telle l'artiste peintre Rosemond Gérard, épouse d'Edmond Rostand, fervente pratiquante du jeu (ainsi que leur fils Jean Rostand, éminent biologiste que l'on sait, son épouse et leur propre fils François)⁵.

Si, à ce point, on ne saurait soutenir qu'il arrivât à Lucie Delarue-Mardrus de fréquenter assidûment les clubs d'échecs, en tout état de cause, on peut suggérer que le « Noble Jeu » faisait partie des passe-temps favoris de certains artistes et bourgeois parisiens. Toutefois, précisons que l'époque était au « salon littéraire », endroit où artistes en vogue et haute société se côtoyaient, en quelque sorte en opposition au « café républicain » où esprits libres et « pousseurs de bois » aguerris coexistaient. Conformément à ce que le

jeu devint à partir du siècle des Lumières avec la pratique dans les clubs privés et dans les grands cafés des capitales européennes.

Dans les années vingt et trente, au 20 rue des Printemps, chaque jeudi après-midi, un salon voit défiler le tout Paris littéraire : le Salon de Madame Aurel. S'y côtoient Colette, l'indispensable Anna Comtesse de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus et d'autres poètes de renom, Max Jacob, Apollinaire et Jean Cocteau..

Au tout début du siècle, le salon d'Anna de Noailles, avenue Hoche, attirait déjà l'élite intellectuelle, littéraire et artistique de l'époque : Francis Jammes, Paul Claudel, Colette, Frédéric Mistral, Robert de Montesquiou, Alphonse Daudet, Pierre Loti, Paul Hervieu, André Gide, Jean Cocteau, Paul Valéry ou encore Max Jacob lui aussi déjà cité, et Valéry, qui déclarait sans ambages – et peut-être avec désarroi s'agissant d'une proche connaissance ? –, sur l'engouement suscité par le jeu : « *Si les grands joueurs d'échecs savaient ! S'ils savaient que leurs dons et talents si spéciaux et qui parfois les laissent si ordinaires dans le reste des usages de l'esprit, pourraient par une légère et superficielle modification de leurs machines mentales produire dans l'ordre des Lettres et de la philosophie, des ouvrages extraordinaires !* »

Véritable mode ou pratique sociale, le salon littéraire était devenu le lieu d'échanges et de confrontations d'idées par excellence. De sorte que, souligne l'historienne Anne Martin-Fugier : « (en 1904), les femmes écrivains avaient pris une telle importance que Mme de Broutelles, la directrice du magazine féminin *Vie Heureuse*, décida qu'il était temps de créer une Académie féminine semblable à l'Académie Goncourt. Cette institution serait chargée d'attribuer le Prix Femina, d'un montant annuel de cinq mille francs que verseraient les éditions Hachette.

Ainsi naquit l'Académie des Dames, présidée par Anna de Noailles, qui regroupait une vingtaine de membres dont Judith Gautier (la fille de Théophile Gautier), Rachilde, la duchesse de Rohan, Mme Alphonse Daudet, Juliette Adam, Mme Edmond Rostand (Rosemonde Gérard), Lucie Delarue-Mardrus, Jane Catulle-Mendès... » (A. Martin-Fugier, *les salons de la IIIe République*. Ed. Perrin, 2003).

Il est donc par là même avéré que « la Princesse Amande » fréquentait les Rostand. Et n'y-a-t-il pas fort à parier que d'autres amateurs connus du jeu furent de ses bonnes connaissances ?

Mais une sale guerre est passée par là. À Montparnasse, on aspire à s'amuser et à refaire le monde. La Rotonde voit défiler toute une tribu cosmopolite – celle des joueurs d'échecs en étant une autre, tout autant cosmopolite, Artistes-bohème, intellectuels romantiques ou révolutionnaires – en tout cas tapageurs –, et les courants avant-gardistes prennent des noms furieusement colorés : fauvisme, cubisme, dada, surréalisme... Paris scellera la réussite d'un Hemingway, d'un Man Ray, d'un Max Ernst, d'un Picasso, entre autres. Quelques égéries aussi se révéleront, personnalités précitées mais aussi deux célébrités rayonnantes : « Kiki de Montparnasse » et Joséphine Baker.

Exhumons pour finir, ce long et beau texte de Jean Dars paru dans son recueil primé *Fièvres (1920-1922)* auquel fait référence Lucie Delarue-Mardrus :

L'ÉCHIQUIER

A Charles Le Faucheur.

Lorsque, se soulevant sans bruit, ce rideau sombre,
Au soir d'éternité fera surgir de l'ombre

La Mort dans un léger claquement* d'os secs,
Je voudrais être assis près de ce jeu d'échecs.

Il ferait nuit.

Le bleu vitrail deviendrait rose.

Sur la tapisserie où la femme à la rose
Galope mollement près des grands lévriers
Que suivent écuyers, pages et cavaliers,
Je verrais lentement passer son ombre noire,
Tenant entre mes doigts une pièce d'ivoire
Et songeant sans effroi, sans fièvre et sans sueur

A don Juan qui soupe avec le Commandeur.
Puis elle sortirait, muette, de l'alcôve ;
Il ferait nuit.

Le bleu vitrail deviendrait mauve.

Alors civilement, prenant un chandelier,
Je lui désignerais du geste l'échiquier.
Les pions tressaill[i]raient** sur la marqueterie.

Les chasseurs, au galop, de la tapisserie
S'arrêteraient pour voir l'assaut que nous livrons,

Et j'entendrais le cliquetis des éperons.
Sans bruit, la Mort viendrait s'asseoir dans une chaire,

Face à moi. Je regarderais ma partenaire
Qui, disposant alors ses pièces pour le jeu,
D'un hochement de tête accepterait l'enjeu.
Ici, rois, reines, tours et cavaliers, dans l'ombre
Frémiraient...

Et le bleu vitrail deviendrait sombre.

Et ce tournoi serait un effrayant tournoi...
Elle, silencieuse et solennelle, moi,
Bavard, fat, plaisantin, talon rouge, qui pose
Pour la tapisserie où la femme à la rose
Me regarde jouer près de son vieil époux.
Or, ne haïssant rien tant qu'un mari jaloux,
Plus se rembrunirait le sénile visage,
Plus je contemplerai la rose du corsage !
Les muets écuyers chuchoteraient soudain,
Quand les trois petits os des cinq doigts de la Main

Emporteraient dans l'ombre une pièce conquise.

Mais alors je prendrais en riant l'offensive
Et, lui jouant un coup fameux de Philidor,
Ferais la révérence à Madame la Mort !
Les pages, haletants, attendraient la riposte...

Fou du roi ? Bien – Voyez ! nobles seigneurs :
je poste

Le mien derrière ces trois pions et ce cheval.
ah ! le cheval de Troie est un bel animal !
Surprise de me voir l'esprit si peu morose
En ce tragique instant, l'écuyère à la rose
Me sourirait, malgré son vieil époux
narquois
Quand, désirant lui faire faire un salut fort
courtois,

Je verrais, m'inclinant, la Mort sur mes
derrières
Tailler à cet instant de terribles croupières
Et surprendre ma reine au milieu de mes
fous.

Ici, pages, seigneurs écuyers, vieil époux,
Même la femme, horreur ! montrant sa
fourberie,
Hilaires, sortiraient de la tapisserie
Pour voir, en saluant ce coup d'un grand
éclat,
La Mort au rire éteint me faire échec et mat.
Long silence... La nuit... Des rumeurs
inquiètes...

Puis les trois petits os des cinq doigts qui
claquètent.
Puis un bruit d'éperons tintant dans le
sommeil..

Et brusquement le bleu vitrail serait vermeil
!

Alors je sentirais deux longs bras qui
m'enlacent,
Des doigts désincarnés qui prennent mes
mains lasses,
Un visage sans yeux qui fascinent mes yeux
Et, sur mes yeux, les yeux mystérieux du
vieux
Seigneur, tenant le bras de la femme à la rose.
Deux trous béants viendraient flairer ma
bouche close,
Un souffle commander le rythme de mon
cœur,
Le ralentir, puis l'arrêter et j'aurais peur...

Et j'aurais peur, et je défail[i]rais*** ... Mais
Elle,
M'entraînant par la main comme un enfant
rebelle
Que l'on veut à tout prix empêcher de crier,
Dans son empressement briserait
l'échiquier.
Une dernière fois, les petits bruits funèbres

Claqueraient, de l'ivoire heurté par ses
vertèbres ;

Puis tout se troublerait soudain autour de
moi

Et je la sentirais m'emporter, sans émoi,
A travers les chasseurs écartés qui sourient,
Dans les lointains brumeux de mes
tapisseries...

Notes (D. S.) :

* Il y a rencontre ici en quelque sorte des
sens de claqueter et de claquette. Maurice
Genevoix lui préfère 'claquètement' (*La
dernière harde*, 1938).

** Le texte donne : 'tressailleraient'.

*** Le texte donne : 'défaillerais'.

Au terme de ce cheminement,
grand angle sur le début du siècle dernier,
un amateur éclairé du jeu ou plus
certainement de littérature française
saurait-il nous en dire plus sur Jean Dars
?

Quant à Lucie Delarue-Mardrus,
nul doute que d'autres extraits – à
découvrir – dans son œuvre abondante
feront la part belle à ce passe-temps
favori. Duchamp argumentait de son
côté :

« Objectivement, une partie
d'échecs ressemble beaucoup à un dessin
à la plume, avec cependant une
différence : le joueur peint des formes
noires et blanches déjà prêtes, au lieu
d'en inventer, comme le fait l'artiste. Le
dessin ainsi formé sur l'échiquier n'a
apparemment pas de valeur esthétique.
Ce serait plutôt une partition de musique
pouvant être jouée et rejouée.

La beauté des échecs ne semble pas venir
d'une expérience visuelle comme en
peinture. La beauté des échecs est proche
de celle de la poésie ; les pièces du jeu
sont les lettres de l'alphabet qui mettent
les pensées en forme. Et ces pensées,
bien que formant un dessin sur
l'échiquier, expriment leur beauté
abstraite comme le fait un poème. C'est
pourquoi, la source esthétique des
Échecs est l'imagination, la créativité.

(...) Tous les joueurs d'échecs

expérimentent le mélange de deux plaisirs esthétiques : d'abord celui de l'image abstraite qui tient de l'idée poétique dans l'écrit, puis le plaisir sensuel de l'exécution idéographique de cette image sur l'échiquier. Grâce à mes contacts avec les artistes et les joueurs d'échecs, j'en arrive à une conclusion personnelle : si tous les artistes ne sont pas des joueurs d'échecs, tous les joueurs d'échecs sont des artistes ».

Dany Sénéchaud

Dany Sénéchaud est l'auteur, en 1997, d'*Emil Diemer (1908-1990), missionnaire des échecs acrobatiques* [postf. Michel Roos] ; en 2002, de *La vie est une partie d'échecs* [préf. Pierre Lhermite]. Micro-éditées également par lui en 2004 les *Minutes du colloque jeu d'échecs, arts et sciences humaines*. Derniers articles parus sur les jeux : - « Jeu d'échecs et physique quantique. Des idées scientifiques et des jeux : un simple faisceau culturel ? » in *Sciences* (revue de l'Assoc. française pour l'avancement des sciences - CNRS), Meudon, n° 4, 2005. - « Amusements sérieux sur l'échiquier : Jeu d'échecs et mathématiques » in *Sciences* (AFAS - CNRS), Meudon, n° 4, 2006. - « Introduction à la pensée et à l'oeuvre d'Emmanuel Lasker (1868-1941) » in *Horizons Philosophiques*, Canada, vol. 17, 2006.

[1] Caïssa est une dryade mythique de Thrace, représentée comme la déesse du jeu d'échecs. Le mythe de Caïssa n'existe pas dans l'époque antique, il provient d'un poème nommé *Caïssa: or The Game of Chess* écrit en hexamètres latins par William Jones en 1763. Dans ce poème, Caïssa repousse d'abord les avances du dieu de la guerre, Mars. Blessé par ce rejet, Mars cherche l'aide du dieu des sports, Euphron, frère de Vénus, qui crée le jeu d'échecs comme cadeau pour que Mars gagne le cœur de Caïssa. Le poème de William Jones tire son origine première d'un poème latin de Vida intitulé *De Ludo scacchiorum* (1527). Il est assez fréquemment fait allusion à Caïssa dans les commentaires sur le jeu d'échecs. Sur le jeu d'échecs « conjugué » au féminin on verra : K. Colby, « Gentlemen, the queen » in *Psychoanal. Rev.*, n° 40, 1953. N. Engel & J. Dextreit, *Jeu d'échecs et sciences humaines*, Payot 1984. J. Kavka, « The theme of parricide in a female chessplayer » in *American Imago*, n° 20, 1963. N. Reider, « Chess : Oedipus and the Mater Dolorosa » in *Inter. Jour. Psychoanal.*, n° 40, 1959 & « The natural inferiority of women chessplayers

? » in *Chess World*, n° 3, 1964. S. Rezvani, *Fous d'échecs*, Actes Sud 1997. P. J. van Zuylen van Nyevelt, *La supériorité aux échecs mise à la portée de tout le monde, et particulièrement des dames*, De Chalmont, Kampen 1792. J. Shahade, *Chess Bitch. Women in the ultimate intellectual sport*. 2005. M. Yalom, *Birth of the chess queen : a history*. HarperCollins, 2004. « Dossier : les femmes face au jeu d'échecs » in *Europe-Echecs*, n°s 388 et 389, avril et mai 1991.

[2] *Bulletin de l'Amateur d'Échecs*, trimestriel, 13 livraisons parues entre 1996 et 1998 sous la houlette de Bernard Guérin et Dany Sénéchaud. Ces poèmes avaient préalablement paru dans les revues *La Stratégie*, juillet 1926 (p. 159), d'une part, et *Les Cahiers de l'Échiquier Français*, 1927, d'autre part (pp. 266-68). On verra aussi, pp. 301-03, puis pp. 426-27 de 1928 et pp. 445-46 de 1932. Il est à noter qu'en 1929, François Le Lionnais qui collaborait déjà à *Comoedia*, prend la direction des *Cahiers de l'Échiquier Français* (Bossard éditeur, Paris) : volume 2 : 1929-32 ; 3^e vol. : 1933-34 ; 4^e vol. : 1935-36. François Le Lionnais, scientifique éminent, épris de littérature et des arts en général côtoya le mouvement Dada, et notamment Marcel Duchamp, dès l'après Première Guerre mondiale. Il rédigea quelques ouvrages fameux sur les Mathématiques, les Échecs et les Beaux-Arts. Il fut à l'initiative avec Raymond Queneau de l'OUvroir de Littérature POTentielle (« l'ouliipo ») en 1960, et il en fut durant 20 ans, le « fraisident-pondateur, dictateur et débonnaire » ; lui étant donné de fédérer les compétences d'amis venus de différentes cultures, scientifique, artistique, littéraire.

[3] Le premier championnat féminin est lancé en 1924 et se perpétue jusqu'en 1943. Dominique Thimognier relate : « Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, devant le peu de concurrentes, les joueuses étrangères résidant en France étaient admises. Le titre de championne de France était attribué à la française la mieux classée. L'organisation des championnats de cette période doit beaucoup à Jeanne Léon-Martin, femme du problémiste Gabriel Léon-Martin. Elle a été la cheville ouvrière de quasiment tous les championnats d'avant-guerre. A cette époque, très peu de pays organisent un championnat féminin, les joueuses sont des pionnières et elles provoquent la curiosité. Lors du championnat de 1924, *Le Petit Parisien* qui est un des plus grands journaux, tirant à deux millions d'exemplaires, place le championnat en une en titrant : "*Une conquête du féminisme : le jeu d'échecs*". Le niveau de jeu n'est pas très brillant, mais quelques bonnes joueuses

apparaissent ». (Voir <http://heritageechecsfra.free.fr/femPalmares.htm>)

[4] A 22 ans, Philidor rédigeait (en partie au Pays-Bas et en Allemagne) l'*Analyse des Échecs, contenant une Nouvelle Méthode pour apprendre en peu de temps à se perfectionner dans ce Noble Jeu* (publication l'année suivante, 1749, à Londres). Ce sont les intellectuels qui lui reconnaîtront la place éminente qu'il a prise dans l'histoire de la pensée échiquéenne ; avant cela, les amateurs lui ont rendu un autre hommage : le Philidor était « le » livre d'échecs pendant plus de cent ans (avec pas moins de 66 éditions de l'*Analyze...* de 1749 à 1871).

[5] Sur la famille Rostand on verra : « Historique du club d'échecs de Sèvres-Ville d'Avray » (2006) par François Voituren, http://www.petit-roque.com/histoire/histoire_petit_roque.php



Mes Mémoires, création de l'index, l'appel à contribution se poursuit...

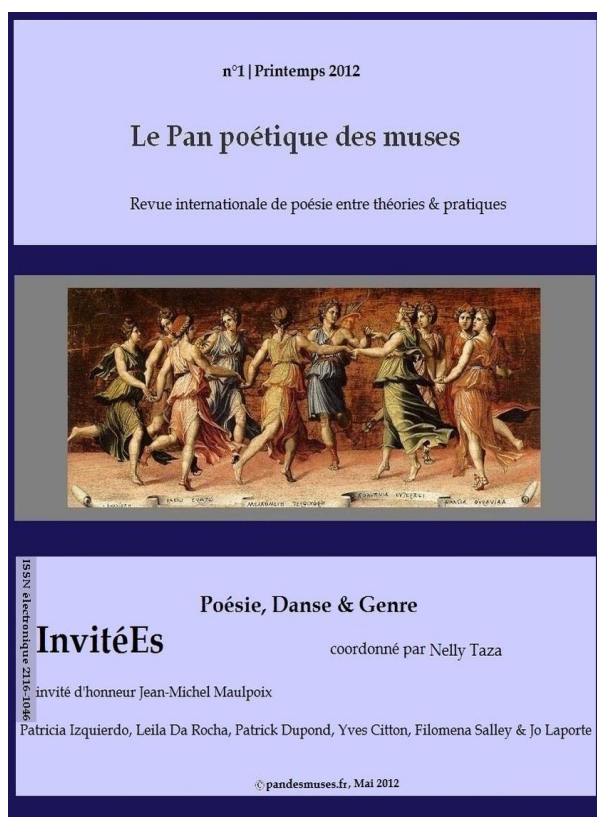
A cette heure, dix-huit personnes participent à la création de cet index indispensable pour mettre en lumière la richesse de cette autobiographie passionnante, *Mes Mémoires* de Lucie Delarue-Mardrus, publiée pour la première fois chez Gallimard en 1938. Quarante six noms sont déjà pris dont Sarah Bernhardt, Isadora Duncan, Pierre Louÿs... Il reste beaucoup à faire. N'hésitez pas à contacter Nelly Sanchez (nellysan74@yahoo.fr), l'initiatrice de ce projet, pour y participer. Une réédition est envisagée pour 2015.

Pour plus d'informations voir, sur notre site,

<http://www.amisldm.org/actualités/index-mes-mémoires/>

Focus : Site *Le Pan poétique des Muses*

Le Pan poétique des Muses (voir le site <http://www.pandesmuses.fr/>) est une revue (électronique et papier) de poésie « entre théories et pratiques ». Le numéro 0 est paru à l'automne 2011 avec Jean-Michel Maulpoix parmi les rédacteurs ; le numéro 1 a été publié au printemps sous le titre « Danse et poésie ». Il comporte notamment l'article « Poésie et formes musicales à la Belle Époque » à propos de Lucie Delarue-Mardrus, Marie Krysinska, Marie Dauguet...



Soulignons également la rubrique « Actualité poétique » qui présente un calepin de chercheurs et chercheuses spécialisés, des publications en ligne, une publicité pour notre association, le numéro des Actes de notre colloque à vendre, et un lien vers notre site (en échange bien sûr, j'ai ajouté sur notre site un lien vers le leur).

Lucie Delarue-Mardrus et une certaine académie féminine

par Nelly Sanchez, docteur es lettres et secrétaire de l'Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus

L'article qui suit nous a été gracieusement transmis par Mme Cécile Gaudin. « L'Académie féminine des lettres » a paru le 15 juillet 1932 dans un hebdomadaire inter-colonial, *L'Africain*. Retranscrit dans son intégralité, il nous renseigne sur la participation active de Lucie Delarue-Mardrus à une initiative littéraire d'envergure : la création d'une

Académie féminine des lettres. La poétesse et romancière assura la présidence de la section française. Cette société fut fondée en 1931, à l'initiative peut-être de Marie de Wailly qui en est la secrétaire et qui a créé le Prix dont il est question dans l'article. Cette hypothèse s'appuie sur la similitude de fonctionnement existant entre cette Académie et le Prix *Femina* dont Lucie Delarue-Mardrus est également membre. La fondatrice de cette distinction littéraire se trouve être la comtesse Caroline de Broutelles qui assure le secrétariat.

Outre la récompense d'ouvrages, cette Académie entend encourager et diffuser la production féminine. Elle envisageait également la fondation d'une maison de retraite destinée aux femmes de lettres isolées et pauvres. Un autre projet d'envergure est évoqué ici, l'élaboration d'une anthologie de littérature féminine.

L'ACADÉMIE FÉMININE DES LETTRES

L'Académie Féminine des Lettres vient de célébrer son premier anniversaire. Cette intéressante société, présidée, au titre français, par Lucie Delarue-Mardrus et, au titre étranger, par Hélène Vacaresco¹, compte, parmi ses membres, des princesses des lettres telles que la comtesse de Noailles, Rosemonde Gérard², Myriam Harry, Gérard d'Houville, Camille Marbo, Jane Misme³, Colette Yver, Suzanne Martinon⁴, Andrée Viollis,

¹ Hélène Vacaresco (1864-1947), d'origine roumaine, poétesse, romancière, elle reçut la Légion d'honneur en 1927.

² Rosemonde Gérard (1871-1953), épouse d'Edmond Rostand, poétesse célèbre pour *Les Pipeaux* (1889), *L'Arc-en-ciel* (1926). Elle écrivit également pour le théâtre *La Robe d'un soir* (1925), *Les Papillotes* (1931).

³ Jane Misme (1893-1935), journaliste féministe s'intéressant à la condition des femmes, elle écrivit dans de nombreux journaux dont *La Fronde*, *Le Matin*... Elle fonda *La Française* et le Cercle de la Française.

⁴ Suzanne Martinon, romancière qui publia entre autres *Laide* (1930), *Le Partage de l'homme* (1933).

Marion Gilbert⁵, Aurore Sand, Suzanne Normand ; Denise Le Blond-Zola⁶, Magali⁷, Blanche Vogt, etc⁸... Elle poursuit un but des plus nobles et s'est tracé un programme des plus sympathiques car elle se propose d'encourager et d'honorer l'art d'écrire, de faire connaître et de défendre, en France et à l'étranger, les œuvres littéraires de valeur. Elle veut orienter les talents hésitants vers des œuvres originales et saines. Elle facilite le travail de la femme de lettres professionnelle, la renseigne sur les débouchés offerts à son activité et lui apporte l'appui de son influence pour la diffusion de ses œuvres. Sa très active secrétaire générale, Marie de Wailly, a fondé un prix qui porte son nom et qui a été décerné, pour la première fois, en décembre 1931. Le roman primé a été édité par la Maison Flammarion. Le second roman remarqué par le jury a été retenu par un grand périodique. L'Académie attribue, en outre, d'autres prix et bourses, au nom et selon les désirs de leurs fondateurs, mais en ne considérant que le talent des candidats.

Son bureau international de presse, dirigé avec compétence par Maria Croci et dont la déléguée, pour l'Afrique du Nord, est notre collaboratrice Paule L. Becquet de Nodrest, se charge de diffuser, en France et à l'étranger, les œuvres féminines de valeur.

L'Académie Féminine des Lettres a présentement l'intention de réaliser une

⁵ Marion Gilbert (1876-1951), romancière, auteure notamment *Du sang sur la falaise* (1913) et de *Celle qui s'en va* (1921).

⁶ Denise Leblond-Zola (1889-1942), auteure de littérature enfantine sous le pseudonyme Denise Aubert, elle écrit *Zola raconté par sa fille* (1931), elle fait partie des membres fondateurs de l'Académie.

⁷ Magali, pseudonyme de Jeanne Philbert (1898-1986), romancière à succès de *La Maison du sortilège* (1931), *Le Jardin de l'enchantement* (1936).

⁸ Il est intéressant de constater que l'on retrouve réunis dans cette Académie de nombreux membres du « Club des Belles Perdrix » : Lucie Delarue-Mardrus, Maria Croci, Marion Gilbert, Aurore Sand, Blanche Vogt, Judith Cladel, Andrée Viollis...

biographie et une anthologie de la femme de lettres, œuvre étendue et fouillée qui englobera la généalogie de la femme de lettres, son enfance, son caractère, ses relations, les influences littéraires qu'elle a subies, la répercussion que son œuvre a eue sur ses contemporains et sur nous mêmes. L'Académie exposera les analyses et les critiques du temps auxquelles elle joindra son appréciation personnelle.

D'autre part, initiative généreuse et qui l'honore grandement, l'Académie Féminine des Lettres s'est vouée à la fondation d'une maison de retraite pour les femmes de lettres âgées, isolées et de condition modeste.

On voit donc, par ce rapide exposé, que les membres de la section des bienfaiteurs et amis de l'Académie Féminine des Lettres concourent à une œuvre de haute solidarité littéraire. Des médailles, plaquettes, cartes, etc., leur sont délivrées, suivant leur titre. Ils assistent, d'autre part, gratuitement, aux fêtes et conférences données par l'Académie et reçoivent des feuilles de timbres spéciaux qu'ils peuvent apposer sur leur correspondance.

L'adresse du Secrétariat général est 44, rue des Arts, à Levallois (Seine).

Cette Académie semble avoir subsisté jusqu'à la veille de la Seconde guerre Mondiale comme en témoignent les quelques lettres de Marie de Wailly envoyées à Marie Gevers, laquelle devait faire une conférence sur Léon Cladel lors de sa réception. Nous savons que la fille de ce littérateur, Judith Cladel, faisait partie des membres fondateurs. Rares sont les éléments que nous avons pu rassembler pour faire l'historique de cette société : le Prix est attribué en 1935 à France Adine⁹ pour son roman

⁹ France Adine : pseudonyme de Cécile Coucke Van Dromme (1890-1977), auteure de romans et de contes dont *La Bulle d'or* (1937).

Ève et le phénix et, en 1936, à Y. Saint-Céré pour *La Robe de gloire*. La belge Eliane Gublin, en 1937, devenait membre d'honneur de cette Académie.

Compte rendus de lecture de Nelly Sanchez

« Lucie Delarue-Mardrus vue par Camille Marbo »



Camille Marbo est le pseudonyme de Marguerite Borel (1883-1969), épouse du mathématicien et homme politique Émile Borel. Elle fonda avec son époux *La Revue du mois* et reçut le Prix Vie Heureuse en 1913 pour son roman *La Statue voilée*. Elle a laissé une autobiographie, intitulée *À travers deux siècles. Souvenirs et rencontres (1883-1967)* dans laquelle elle relate ses voyages, ses expériences politiques et littéraires.

Ses multiples activités l'amènèrent à fréquenter toutes les sphères parisiennes, scientifique comme littéraire. Elle évoque ses contemporains à travers de brèves anecdotes, les montrant sous un jour surprenant comme Anna de Noailles jouant avec Albert Einstein. Plusieurs fois, Lucie Delarue-Mardrus apparaît dans ces pages et, la première fois, c'est aux côtés du Dr Mardrus qui prétend connaître les amulettes et les sortilèges et avoue savoir jeter des sorts... Mais c'est le plus souvent seule que la romancière et poétesse est évoquée, ainsi la rencontre-elle chez Natalie Barney, tantôt en péplum antique, tantôt en travesti, toujours belle et très fardée, à moins qu'elle n'apparaisse tout de blanc vêtue pour représenter la Société des Gens de Lettres lors d'une rencontre franco-belge. D'ailleurs Camille Marbo lui succèdera à la présidence de la Société des Gens de Lettres en 1927.

Mais c'est essentiellement la mondaine Lucie Delarue-Mardrus qui nous est montrée, l'amoureuse de la nature et de la musique n'apparaît que dans cette réflexion qu'elle fit au sujet de son violon : « Je l'aime comme j'aime mon cheval. Il faut les dompter tous les deux »¹⁰.

Écrire les hommes. Personnages masculins et masculinité dans l'œuvre des écrivaines de la Belle Époque

sous la direction de France Grenaudier-Klijn, Elisabeth-Christine Muelsch et Jean Anderson, Presses Universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2012. 315 p.

ISBN 9 782842 923457. 24 euros.

¹⁰ Camille Marbo, *À travers deux siècles. Souvenirs et rencontres (1883-1967)*, Grasset, 1968, p. 197.



Les auteures évoquées dans cet ouvrage reflètent l'extraordinaire variété de l'écriture féminine de la Belle Époque : Thérèse Bentzon, Daniel Lesueur, Louise-Marie Compain, Rachilde, Georges de Peyrebrune, Lucie Delarue-Mardrus, sans oublier Colette, Anna de Noailles, Marcelle Tinayre... Toutes ces femmes traduisent, à leur manière, la remise en question de l'hégémonie masculine et la conception androcentrique de la société. Nombre de stéréotypes masculins sont mis à mal, au grand dam des critiques de l'époque : quand ce n'est pas la violence des hommes qui est dénoncée (G. de Peyrebrune, L. Delarue-Mardrus, D. Lesueur), c'est son manque de « masculinité » qui est souligné (Th. Bentzon, M. Tinayre, A. de Noailles).

Cette lecture novatrice de la production littéraire féminine est suivie d'une chronologie (non exhaustive) des publications des littératrices de la Belle Époque.

Coordonnées de l'Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus :

▪ **Pour nous écrire :**

Association des Amis de Lucie Delarue-Mardrus

C/O Patricia Izquierdo

27 rue Principale

57420 PONTROY

Adresse électronique :
assoldm@yahoo.fr

▪ **Pour être informé(e)(s)**

Adresse de notre site :
<http://www.amisldm.org>

▪ **Pour adhérer, voir sur notre site la page suivante :**

<http://www.amisldm.org/espace-adhérents/>

Rédactrice de cette lettre n°6 : Patricia Izquierdo